

## Moebius

### Une échappée

France Mongeau

---

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : [id.erudit.org/iderudit/14078ac](http://id.erudit.org/iderudit/14078ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mongeau, F. (2008). Une échappée. *Moebius*, (116), 119–124.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# FRANCE MONGEAU

## *Une échappée*

1.

ta marche est politique

dans l'ordre obligé du monde tu avances  
vent debout

aux sensations bleues des nuits  
je t'accompagne parfois  
tu marches tu ne dors presque plus

au toucher des arbres c'est peu de temps  
une vision brève de l'éternité où tu souffres  
loin du réel loin

des trahisons désormais

les murs de ta ville ou  
l'idée d'une ville en toi  
d'une enceinte dans le plein soleil de l'adret

c'est une trahison aussi même lumineuse

et depuis, ton exil s'éloigne de ta plus belle errance

2.

en suivant la sente étroite

tu marches dans cette révolte claire  
qui te porte

la résonance calcaire et le marbre bleu  
des grottes se referment derrière toi  
nous pouvons à peine te suivre

la combe aux parois abruptes est un meurtrier

ton attention se gorge aux échappées du lendemain  
aux brèches ouvertes dans le quotidien

des caches à côté de la mouvance incessante des eaux

des secondes précieuses  
seules sans nous

l'expérience au risque des gestes improvisés

l'expérience éprouvée du chemin  
son battement  
dans tes bras

tout cela c'est notre déraison amoureuse

vous avancez portant un navire sur votre dos  
au milieu de la forêt

plus légers qu'une volée de feuilles

3.

les couleurs libres du jour s'effacent

tu gardes le souvenir de l'eau  
peut-être

celui du vent aussi

le sable sous tes pas conserve des traces obstinées  
pâles histoires

séparées en saisons

mais déjà la mer

ton âge devance mes plus maigres rêves

sous les murs pourris d'une ville  
je place les pièces sur le jeu  
adossé à la chaleur du jour

où ton corps plonge toutes les nuits

4.

dans la touffeur de notre épuisement  
regarde

des hommes tombent

des hommes se noient

se relèvent en essuyant leurs mains sur leur chemise

le sable dans la bouche est croquant  
le vertige profond

5.

au plus tard demain

ta marche sera solidaire des oiseaux

au plus loin des vacances bruissant dans l'hiver  
tu remonteras vers le Nord

bâtir des lieux sauvages

dans ton esprit déjà effacés  
des lieux pareils coude à coude

bâtir des maisons habitées d'or de céramique volée

et fabriquer des plats où manger des coupes  
où boire

et laver nos corps nos cheveux

nos doigts  
nos vêtements

c'est peu au primitif de notre vie

nous nous aventurerons dans la mort

et le sentier oublieux et inégal s'enfoncera dans la terre  
sourde

à nos noms

6.

ta marche est inutile

remplacée par des âges féconds  
des forêts abondantes  
luxuriantes  
au front lourd

le navire a été abandonné oublié  
depuis dix siècles

ton dos meurtri en porte encore la mélodie

un étranger t'accompagnait  
maigre essoufflé  
amoureux

il s'est évanoui tu te souviens ?

plus de force pour marcher

tu as recueilli un peu d'eau de sa gourde  
dans ta main

7.

tu n'es plus ce nomade

ta fugue est si vieille maintenant  
tellement ancienne déjà

tu es une lumineuse épopée au prénom compliqué  
chargé de significations étrangères

et tu es si douce au vacarme de nos lèvres

je ne peux être cet observateur

mon bras sous le tien

mes paumes rêches s'accrochant au velours de tes doigts  
tu marches sans nous

tu traverses la montagne un navire sur ton dos

une solitude essentielle te fabriquant  
d'autres identités claires

tu parles de notre bienveillance  
sans cesse  
tu répètes les mêmes mots

et les mêmes jours froids s'allongent